



HAL
open science

LAMEN, la LAngue du Management et de l'Économie à l'ère Néo-libérale. Préface

Corinne Grenouillet, Catherine Vuillermot

► To cite this version:

Corinne Grenouillet, Catherine Vuillermot. LAMEN, la LAngue du Management et de l'Économie à l'ère Néo-libérale. Préface. La Langue du management et de l'économie à l'ère néo-libérale : formes sociales et littéraires, Presses universitaires de Strasbourg, pp.9-22, 2015, Formes et savoirs. hal-03165810

HAL Id: hal-03165810

<https://hal.science/hal-03165810>

Submitted on 22 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Langue du management
et de l'économie à l'ère néolibérale :
formes sociales et littéraires



FORMES ET SAVOIRS

collection publiée par l'Équipe d'Accueil LISAA (Littératures, Savoirs et Arts)
de l'Université Paris-Est-Marne-la-Vallée

Les Formes du temps. Rythme, histoire, temporalité,
textes réunis par Paule Petitier et Gisèle Séginger, 2007, 416 p.

Proust et les moyens de la connaissance,
textes réunis par Annick Bouillaguet, 2008, 256 p.

L'Artiste savant à la conquête du monde moderne,
textes réunis par Anne Lafont, 2010, 280 p.

La Mise en texte des savoirs,
textes réunis par Kazuhiro Matsuzawa et Gisèle Séginger, 2010, 346 p.

Fiction et histoire,
textes réunis par Zbigniew Przychodniak et Gisèle Séginger, 2011, 304 p.

Vivre l'histoire,
textes réunis par Caroline Trotot et Michael A. Soubbotnik, 2013, 240 p.

Le Peuple parisien au XIX^e siècle entre sciences et fictions,
sous la direction de Nathalie Preiss, Jean-Marie Privat, Jean-Claude Yon,
2013, 240 p.

Beckett et la musique,
sous la direction de Geneviève Mathon et David Lauffer, 2013, 338 p.

La collection « Formes et savoirs » publie des travaux qui portent sur l'implication dans les œuvres littéraires ou artistiques de savoirs qui relèvent soit du domaine des sciences humaines (savoirs techniques propres aux arts, histoire, sociologie, ethnologie, anthropologie), soit du domaine des sciences exactes (sciences naturelles, biologie, physique, mathématiques...). Elle ne se limite pas à une période et accueille les travaux de spécialistes de littérature, d'histoire de l'art, de cinéma et de musique. Les méthodes d'analyse employées (génétique, épistémocritique, archéologie des savoirs, histoire des idées, sociocritique) permettent d'étudier selon les publications la greffe des savoirs dans les œuvres, leur rôle sur l'évolution des formes esthétiques, sur la structuration des œuvres ou encore sur leur place dans un contexte épistémologique et le rapport de celui-ci à l'histoire, à l'idéologie. La collection s'adresse à des lecteurs doublement intéressés par la littérature ou les arts mais aussi par l'histoire des idées et l'histoire des sciences. Elle leur propose des travaux sur la rencontre entre les créations esthétiques et la science ou les savoirs.

Contact : Gisèle Séginger – Centre de recherche « Littératures, Savoirs et Arts », UFR LACT, bâtiment Copernic, bureau 2B030, Université Paris-Est-Marne-la-Vallée – 4, boulevard Descartes, Champs-sur-Marne, F-77 454 Marne-la-Vallée.
(LISAA – <http://www.univ-mlv.fr/lisaa>).



Sous la direction de
CORINNE GRENOUILLET et CATHERINE VUILLERMOT-FEBVET

La Langue du management
et de l'économie à l'ère néolibérale

Formes sociales et littéraires



PRESSES UNIVERSITAIRES DE STRASBOURG

2015



Remerciements :

L'éditeur remercie le Laboratoire des Sciences historiques de l'Université de Franche-Comté pour le soutien accordé à cette publication.



ISBN 978-2-86820-526-1
ISSN 1962-1574

© 2015 Presses universitaires de Strasbourg
5 allée du général Rouvillois
F-67083 STRASBOURG CEDEX





Table des matières

Corinne GRENOUILLET et Catherine VUILLERMOT-FEBVET : LAMEN (la LAngue du Management et de l'Économie à l'ère Néo-libérale).....	9
--	---

I

Les discours utilitaires de LAMEN

Les mots de/sur l'entreprise

Michel FEYNIE : Le discours managérial instrument « d'idéalisation » de l'entreprise	27
Catherine VUILLERMOT-FEBVET : Le discours sur le management de quelques grands dirigeants français (à partir de leurs autobiographies).....	37
Thierry GUILBERT : De la certitude des représentations économiques : analyse du discours du <i>Monde</i> lors de la privatisation partielle de France Télécom en 1997.....	53
Alicia-Dorothy MORNINGTON : La fiction du consentement dans les rela- tions asymétriques entre employé et employeur	67

Extension du domaine du discours managérial néo-libéral

Frédéric MOULÈNE : Penser la force du discours libéral avec Karl Polanyi ...	81
Roland PFEFFERKORN : Le déni des conflits et des classes sociales. Les discours sociologiques de substitution	93
Ève LAMENDOUR : « Devenez vous-même »	105





Emmanuel TRIBY: Processus d' <i>économisation</i> et discours économique dans des écrits de cadres de santé.....	113
Lionel PRIGENT: La mise en marché du patrimoine mondial: démarche économique ou discours de justification?	129

II Album

Jean-Charles MASSERA: <i>Call Me Dominik</i>	143
--	-----

III Les discours fictionnels et littéraires de LAMEN

Quand la littérature dit l'économie

Alexandre PÉRAUD: De Balzac à Reinhardt: le roman à l'épreuve de l'argent et vice-versa.....	173
Françoise CAHEN: Le système romanesque du libéralisme dans les œuvres d'Éric Reinhardt.....	187
Reynald LAHANQUE: La condition économique dans le roman: Michel Houellebecq et Philippe Vasset.....	193
Corinne GRENOUILLET: Faut-il en rire? La défamiliarisation des discours du management et du néo-libéralisme dans trois romans contemporains	207
Sonya FLOREY: «It's too late to say économie». Ou comment la littérature dit l'économie après la crise.....	223
Maryline HECK: <i>La Question humaine</i> de François Emmanuel: le discours économique face à son témoin	235

Quand la littérature dit l'entreprise

Jean-Paul ENGÉLIBERT: Désarmer le discours de l'entreprise. Quelques stratégies narratives (Thierry Beinstingel, Nicole Caligaris, François Emmanuel)	249
---	-----



Marianne NOUJAIM: Le théâtre vinavérien du travail ou l'osmose du privé et du professionnel	259
Isabelle KRZYWKOWSKI « Poéticiser » la langue de l'entreprise	271
Aurore LABADIE: Le roman d'entreprise ou l'entreprise comme écriture	283





LAMEN

(la LANGue du Management et de l'Économie à l'ère Néo-libérale)

Corinne GRENOUILLET et Catherine VUILLERMOT-FEBVET*



Le titre de cet avant-propos, LAMEN (la LANGue du Management et de l'Économie à l'ère Néo-libérale), désigne une langue, initialement pratiquée dans le monde de l'entreprise et de la gestion, qui s'est répandue, au fil des ans, dans toute l'économie et la société. Une langue pas simplement technicienne, mais qui porte un projet idéologique, celui du néo-libéralisme au pouvoir à partir des années 1980. LAMEN s'inspire de la LTI¹ et de la LQR² et utilise – ironiquement – le procédé si répandu de la siglaison. La consonance religieuse de LAMEN n'est pas fortuite: LAMEN suscite en effet la communion en une seule croyance possible autour du bon sens érigé en évidence.

Ce livre est issu du colloque *Discours de l'économie, du travail et du management* qui s'est tenu les 6 et 7 juin 2013 à Strasbourg. Ce colloque est né d'une constatation et d'un pari: aujourd'hui prolifèrent les discours économiques, les énoncés

* Corinne Grenouillet est maîtresse de conférences HDR en littérature française à l'Université de Strasbourg (Configurations Littéraires); Catherine Vuillermot-Febvet est maîtresse de conférences HDR en histoire contemporaine à l'Université de Franche-Comté (Laboratoire des Sciences Historiques).

1. Victor Klemperer, *LTI, la langue du III^e Reich: carnets d'un philologue*, Paris, A. Michel, 1996, 375 p.
2. Éric Hazan, *LQR (Lingua Quintae Respublicae)*, Paris, Raison d'agir, 2006, 122 p.



issus d'une conception néo-libérale du monde et contribuant à répandre cette dernière dans les esprits. Toutes les sphères de la société sont atteintes par ce que Marx aurait sans doute nommé l'économisme vulgaire, l'idéologie néo-libérale se fondant sur des arguments économiques qui ne sont ni (toujours) rationnels, ni (toujours) explicites.



Affiche réalisée par Martial Cavatz

L'« idéologie » au sens, sociologique, de « représentation collective qu'on peut étudier du dehors³ » présente cinq traits spécifiques selon Olivier Rebol : elle est une pensée partisane (susceptible d'entrer en conflit avec d'autres idéologies), collective (ce qui la distingue de l'opinion, qui peut être individuelle), dissimulatrice (« la nature d'une idéologie est de dissimuler sa nature d'idéologie⁴ »), rationnelle

3. Olivier Rebol, *Langage et idéologie*, Paris, PUF, 1980, p. 20.

4. *Ibid.*, p. 23.

(à la différence du mythe), et mise au service d'un pouvoir (dont elle légitime l'existence). Or cette idéologie néolibérale est véhiculée par un certain nombre de « discours », identifiables dans des supports variés. Ces discours sont entendus comme ensemble d'énoncés situés historiquement – dans les trois dernières décennies –, situés aussi à l'intérieur de « genres de discours » particuliers, selon la formule de Bakhtine⁵, dans la communication d'entreprise, dans la presse, aussi bien que dans le roman contemporain.

Le pari du colloque de 2013 fut de croiser les disciplines, de réunir historiens, littéraires, sociologues, gestionnaires, économistes, politistes et linguistes, en posant la question de la fiction ; si les romans français contemporains sont naturellement inscrits dans le registre de l'invention (avec la création de personnages, de lieux et d'entreprises fictives), le qualificatif de *fiction* ne mérite-t-il pas de s'appliquer aussi, du moins partiellement, aux écrits issus du monde de l'entreprise, produits par les grands dirigeants dans leurs autobiographies par exemple⁶, ou aux contrats de travail par lesquels, aux États-Unis, un salarié affirme « consentir » aux termes d'un contrat choisis avec son soin et dans son propre – et unique – intérêt par son employeur ?⁷

TINA et LAMEN

Bien que le terme de *néo-libéralisme* n'ait pas figuré dans l'appel à communication, il s'est avéré rapidement que les discours dont nous entendions explorer à la fois la teneur, mais aussi la propagation, relevaient du néo-libéralisme comme doctrine économique imposée au plan mondial à partir des années 1980.

La nomination de Margaret Thatcher comme premier ministre de Grande-Bretagne à partir de 1979 et l'élection de Ronald Reagan à la présidence des États-Unis en novembre 1980 marquent le passage de la théorie à la pratique avec le cortège de déréglementations qui se sont alors appliquées aux services publics, aux transports ou à la finance.

Dans le cas de la France, le tournant néo-libéral est pris en 1983-1984 sous la présidence Mitterrand. Enfin, à l'échelle planétaire, le « Consensus de Washington », qui reprend les mesures préconisées par John Williamson en 1989, donne aux politiques néo-libérales la caution des organismes internationaux (principalement le FMI). À partir de là, les partisans de l'idéologie néo-libérale œuvrent à en faire

-
5. Pour Bakhtine, la catégorie du « genre » n'est pas limitée à la littérature. Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, traduit par Alfreda Aucouturier, Paris, Gallimard, 1984, p. 263-308.
 6. Voir la contribution de Catherine Vuillermot-Febvet.
 7. Voir la contribution d'Alicia Mornington.

l'horizon unique des politiques économiques, action facilitée par la disparition, en parallèle, du bloc communiste et des options économiques qu'il incarnait.

En martelant l'incantation TINA (*There Is No Alternative*: il n'y a pas d'alternative⁸) de Margaret Thatcher, les thuriféraires du néo-libéralisme disqualifient d'emblée toute discussion ou débat et s'emploient à ébranler le système démocratique. Plus insidieusement encore, les mots de la novlangue néolibérale (Bihl⁹ et Hazan¹⁰) se glissent, puis s'incrument dans toutes les strates de la société, comme l'avaient fait en leur temps ceux du nazisme (Klemperer¹¹). Cette imprégnation captieuse formate assurément les esprits et la pensée. Mais encore convient-il d'identifier les lieux d'énonciation de ces discours afin d'en analyser le sens et la portée.

Certains de ces lieux sont bien connus, tels la communication et la presse d'entreprise. L'anthropologue Michel Feynie dresse un inventaire des dispositifs de *communication* utilisés dans une entreprise publique devenue société anonyme en 2010. Le linguiste Thierry Guilbert choisit de passer au crible de l'analyse de discours un corpus d'articles de presse parus dans *Le Monde* à l'occasion de l'annonce et du lancement de la privatisation partielle de *France Télécom* en 1997.

D'autres supports sont plus inattendus: le socio-économiste Emmanuel Triby identifie ainsi une nette économisation dans les écrits produits par des cadres de santé désireux de valider un Master à l'Université; l'économiste et géographe Lionel Prigent, dans les argumentaires produits par des villes candidates à la labellisation du « Patrimoine mondial de l'Unesco ».

Enfin, la littérature, qu'il s'agisse du roman contemporain (qui fait l'objet de sept articles) de la poésie (Isabelle Krzykowski) ou du théâtre (Marianne Noujaim), n'est pas en reste, à la différence près que, cette fois-ci, les « discours » ne relèvent plus du « langage-instrument » comme dirait Sartre¹², et ne peuvent donc pas être les vecteurs directs d'une idéologie. Parce que la littérature représente, transpose et rend étrange le familier, ces discours n'ont plus la transparence des énoncés employés dans les autres secteurs de l'activité humaine (dans les journaux d'entreprise ou les autobiographies de dirigeants par exemple); ils sont devenus opaques, des pièces insérées dans des compositions qui les englobent, voire les transcendent... et en opèrent la critique.

Un inventaire complet des manifestations et transformations artistiques de ces discours aurait dû prendre en compte le spectacle vivant autant que le cinéma. Le

8. Voir la liste dressée par Bertrand Rothé et Gérard Mordillat dans *Il n'y a pas d'alternative: Trente ans de propagande économique*, Paris, Seuil, 2011, 174 p.

9. Alain Bihl, *La Novlangue néolibérale: la rhétorique du fétichisme capitaliste*, Lausanne, Suisse, Éd. Page deux, 2007, 236 p.

10. Éric Hazan, *LQR (Lingua Quintae Respublicae)*, op. cit.

11. Victor Klemperer, *LTI, la langue du III^e Reich: carnets d'un philologue*, op. cit.

12. Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature?* [1948], Paris, Gallimard, « Folio Essais », 1985, p. 19.

théâtre, avec les pièces récentes de David Lescot, Andréa Badéa ou Benoît Lambert, aurait pu constituer à lui seul un terrain d'enquête suffisant¹³. Seul Michel Vinaver donne lieu, dans ce volume, à une étude de Marianne Noujaïm. Quant au cinéma, ce *média* de masse a lui aussi multiplié les fictions sur les thèmes de l'entreprise, du management et du néo-libéralisme. Si la France a longtemps été en retrait culturellement par rapport aux pays anglo-saxons dans son évocation du monde de l'entreprise, de nombreux films français parus au cours des quinze dernières années montrent un intérêt accru pour ces questions, de *Ressources Humaines* de Laurent Cantet (1999) à *Rien de personnel* de Mathias Gokalp (2009) en passant par *Violence des échanges en milieu tempéré* de Jean-Marc Moutou (2004) et *Sauf le respect que je vous dois* de Fabienne Godet (2005).

Parce que le colloque a été le fruit d'une rencontre entre une historienne et une littéraire, parce que la matière artistique aurait été trop vaste, nous avons restreint notre champ d'investigation à la littérature, et accordé une place particulière au roman. Comment expliquer que des romans de plus en plus nombreux parlent du monde du travail et par voie de conséquence, de l'économie et du néo-libéralisme ?

Il faut sans doute y voir un effet de la « double vie des écrivains », d'une « condition littéraire » propre à notre modernité. Les auteurs d'aujourd'hui pratiquent tous le « cumul des activités », comme le montre l'enquête de Géraldine Bois et Bernard Lahire à partir d'un questionnaire envoyé à cinq cent trois écrivains de la région Rhône-Alpes en 2004¹⁴. Si beaucoup travaillent dans des domaines en lien avec l'enseignement ou l'écriture, comme le journalisme, ils sont nombreux aussi à avoir une activité située dans le monde de l'entreprise/de l'industrie. Michel Vinaver, a longtemps été PDG de l'entreprise Gillette, au fondateur de laquelle il consacre d'ailleurs sa pièce *King* (2009). Le cas de Thierry Beinstingel est tout aussi frappant : « cadre dans les télécommunications » ainsi qu'il le faisait indiquer sur la quatrième de couverture de ses premiers romans, il pratique la littérature comme un « mordu du jeu littéraire », sinon comme un « joueur professionnel » (pour reprendre la métaphore de Géraldine Bois et Bernard Lahire¹⁵). Que ces auteurs soient plus sensibles que d'autres à la dénaturation que l'entreprise et sa « communication » font subir à la langue, à la nécessité de « retourner » aux mots sauvages, semble découler logiquement de leur situation socio-professionnelle, sinon de leur « posture littéraire¹⁶ ».

13. Voir les travaux du groupe Passages XX-XXI de l'Université de Lyon, sous la direction de Bérénice Hamidi-Kim et d'Armelle Talbot : <http://recherche.univ-lyon2.fr/passagesXX-XXI/147-Seminaire-L-ART-AU-TRAVAIL-Representations-artistiques-et-representations-sociales-monde-travail.html>, page consultée le 23 juin 2014.

14. Bernard Lahire et Géraldine Bois, *La Condition littéraire : la double vie des écrivains*, Paris, La Découverte, 2006, 619 p.

15. *Ibid.*, p. 73.

16. Jérôme Meizoz, *Postures littéraires : mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Suisse, Slatkine érudition, 2007, 210 p.

L'état de la question

Épousant les préoccupations des écrivains contemporains, les études littéraires se sont récemment prises de passion, elles aussi, pour ces questions, se centrant d'un côté sur la représentation du travail¹⁷ – la plupart des contributeurs littéraires de ce volume sont d'ailleurs intervenus dans les trois collectifs indiqués en note –, et de l'autre sur les relations entre littérature et économie.

Yves Citton et Martial Poirson ont proposé, en précurseurs, une approche des relations entre économie et littérature dans *Les Frontières littéraires de l'économie*, montrant comment l'économie, à partir du XVII^e siècle, avait contribué à une « colonisation progressive du langage, une reconfiguration brutale de l'imaginaire collectif et un remodelage des consciences individuelles auxquelles n'échappe pas la littérature malgré ses résistances¹⁸ ». À son tour, Christine Baron, dans la revue *Épistémocritique*¹⁹, a insisté sur l'implication des motifs économiques (thésaurisation, dépense, dilapidation, existence ou absence d'un patrimoine) dans les destins des héros du XIX^e siècle, puis sur la manière dont, « renouant un pacte avec la représentation », la littérature contemporaine « se connecte à la complexité d'un moment où les destins basculent sous le joug d'une économie devenue de plus en plus virtuelle lors même qu'elle revendique, pour sa part, pragmatisme et prise directe sur les réalités²⁰ ». La *fiction* se situe tout autant du côté des représentations mentales de l'économie – ne sont-elles pas de l'ordre de la croyance, comme l'a montré Frédéric Lebaron²¹ ? – que du côté de la littérature.

Dès lors que le terme « discours » figurait dans le titre du colloque, il sollicitait de façon logique la contribution des linguistes. Thierry Guilbert rappelle dans son article le cadre conceptuel de l'analyse de discours dont il est un éminent

-
17. Stéphane Bikialo et Jean-Paul Engélibert (éds.), *Dire le travail: fiction et témoignage depuis 1980*, Rennes, France, Presses universitaires de Rennes, 2012, 314 p. ; Sylvie Servoise-Vicherat et Solange Chavel (éds.), *Raison publique* n° 15. *Le Travail sans fin*, Paris, PUPS, 2011, 353 p. ; Domingues de Almeida J. (éd.), *Intercâmbio, Revue d'Études Françaises / French Studies Journal: La Littérature et le monde du travail*, série II, n° 5, Portugal, Porto, 2012. <http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/10566.pdf>, consulté le 8 juin 2014. Voir aussi Corinne Grenouillet, *Usines en textes, écritures au travail. Témoigner du travail au tournant du XXI^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2015.
 18. Martial Poirson et Yves Citton, « L'économie à l'œuvre », in Martial Poirson, Yves Citton et Christian Biet, *Les Frontières littéraires de l'économie: XVII^e-XIX^e siècles*, Paris, Desjonquères, 2008, p. 9.
 19. Christine Baron (éd.), *Épistémocritique, Littérature et savoirs* n° 12: *Littérature et économie*. Revue en ligne: <http://www.epistemocritique.org/spip.php?rubrique72>, consultée le 24 juin 2014.
 20. Christine Baron, « Économie et littérature: contacts, conflits, perspective », in *Épistémocritique*, n° 12, *op. cit.*, <http://www.epistemocritique.org/spip.php?article321>.
 21. Frédéric Lebaron, *La Croyance économique: les économistes entre science et politique*, Paris, Seuil, 2000, 260 p.

représentant²². Ce champ disciplinaire, qui s'est élaboré au cours des trente dernières années au croisement de la linguistique et des sciences sociales, utilise des méthodes quantitatives et statistiques (comptages d'occurrences de mots par exemple) aussi bien que qualitatives. Il s'agit d'étudier les énoncés en co-texte (entourage textuel) contexte (contexte social de production), c'est-à-dire aussi de les historiciser : un énoncé est toujours pris dans une énonciation particulière (qui parle ? à qui ?), c'est-à-dire une histoire (quand ? et où ?). Les apports des deux livres de Thierry Guilbert, *Le Discours idéologique ou la force de l'évidence*²³ et *L'« Évidence » du discours néolibéral*²⁴, se révèlent productifs lorsqu'ils sont appliqués aux romans (voir la contribution de Corinne Grenouillet).

Si les linguistes ont été parmi les premiers à se préoccuper de cette question des discours et continuent à publier sur ce thème, ils ont été rejoints par les sociologues, les gestionnaires, les politistes, les économistes, les historiens... Les deux dernières disciplines ne se sont préoccupées que récemment du discours particulier concernant la thématique managériale et néo-libérale. Chez les économistes, seuls quelques hétérodoxes travaillent sur cette thématique.

Chez les historiens, la question des discours est abordée dans le cadre de l'histoire dite culturelle. Cette dernière remplace la thématique économique et sociale prédominante jusqu'aux années 1970. Elle interroge alors de nouvelles sources : les écrits de l'intime (journaux personnels) et développe les enquêtes orales pour faire parler les sans-voix (femmes ou immigrés), ce qui conduit à réfléchir sur les discours. L'histoire culturelle est le moyen de faire une nouvelle histoire et de passer, d'après Roger Chartier « d'une histoire sociale de la culture à une histoire culturelle du social ». Pascal Ory la définit comme une « histoire sociale des représentations ». Ce changement de regard sur les sources amène l'historien à s'intéresser aux langages, gestes et rituels. L'histoire s'est longtemps pensée contre la fiction, s'imaginant représenter la réalité alors que le roman s'attacherait au possible et à l'imaginaire. Hayden White²⁵, dans la démarche du tournant linguistique, montre qu'une telle conception est une construction historique et que les historiens ont tout à gagner à s'intéresser à la critique littéraire.

-
22. Pour une synthèse de cette approche, voir Francine Mazière, *L'Analyse du discours : histoire et pratiques*, Paris, Presses universitaires de France, « Que sais-je ? », 2010, 126 p. Sur les questions qui nous occupent, voir les analyses, s'inscrivant aussi dans ce champ disciplinaire, de Stéphane Bikialo (par exemple : « La formule "Culture d'entreprise" : une fiction de l'entreprise » in *Dire le travail, fiction et témoignage depuis 1980*, op. cit.).
 23. Thierry Guilbert, *Le Discours idéologique ou la force de l'évidence*, Paris, L'Harmattan, 2008, 271 p.
 24. Thierry Guilbert, *L'« Évidence » du discours néolibéral : analyse dans la presse écrite*, Bellecomben-Bauges, Éd. du Croquant, 2011, 133 p.
 25. Hayden White, *Metahistory: The Historical Imagination in Nineteenth Century Europe*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1973, 448 p.

La question des discours et leur étude gagnent ensuite les domaines politiques, religieux... et plus tardivement l'histoire économique surtout en France²⁶. Cette dernière, vue au prisme des dirigeants, des entreprises ou de l'État, ne s'impose en France qu'à partir des années 1980 (en dépit de travaux précurseurs). Mais cette *Business History*, sur le modèle américain déjà ancien, se focalise majoritairement sur la réalité des entreprises (étude d'entreprise ou de secteur, comptabilité, croissance, stratégies ou organisation). Depuis les années 1990-2000, certains historiens, s'appuyant sur les travaux d'autres disciplines, appréhendent le monde micro et macro-économique à partir de l'angle des représentations et des croyances. La socio-économie inventée par Marc Granovetter, qui reprend le concept d'*encastrement* de Polanyi (*embeddedness*) mène des historiens sur le chemin de l'étude des institutions, des réseaux et des acteurs. La réflexion sur le concept de classification fait redécouvrir Foucault. Finalement, les mots ne sont plus seulement étudiés dans leur évolution de sens au fil des décennies et des siècles, mais comme témoignage de la pensée, des idées des hommes d'un temps donné²⁷. Enfin, chronologiquement, cette histoire du temps du néo-libéralisme concerne les spécialistes d'histoire du présent, des chercheurs, peu nombreux et dont l'enracinement institutionnel est assez récent²⁸.

Les gestionnaires, eux, étudient les discours depuis plusieurs décennies²⁹ et, en particulier, le langage comptable, vu comme un acte communicationnel³⁰. Certains se focalisent sur la maîtrise du pouvoir, d'autres insistent plus sur la diffusion de l'idéologie. Les organisations sont donc l'objet de multiples recherches³¹.

Depuis l'essor de la politique de communication (dans les années 1970-1980), les discours produits par les entreprises, qui participent d'une réalité socialement construite, sont un outil stratégique et un moyen de motivation des salariés.

26. Deirdre Mac Closkey, «The Rhetoric of Economics», in *Journal of Economic Literature*, vol. XXI, juin 1983, p. 481-517.

27. *Entreprises et Histoire*, «Les discours», n° 42, 2006, 128 p.

28. L'Institut d'Histoire du Temps Présent, IHTP, laboratoire du CNRS, a été fondé en 1978. De façon paradoxale, cette histoire récente qui va « jusqu'à nos jours » suscite peu de vocations de chercheurs alors même qu'elle est largement enseignée. De plus, ce qualificatif s'applique majoritairement à des spécialistes des Trente Glorieuses.

29. Anne Rivière, «Le discours organisationnel vu par les sciences de gestion : monologue, polyphonie ou cacophonie?», in *Entreprise et Histoire*, n° 42, 2006, p. 1-17 ; «Management comme discours et discours sur le management», *L'Expansion Management Review* 3, n° 122, 2006.

30. Frédéric Compin, *Théorie du langage comptable (ou comprendre l'art de la manipulation des comptes)*, Paris, L'Harmattan, 2004. *Entreprise et Histoire*, «La magie du chiffre», n° 79, juin 2015.

31. Exemple de recherche: Gino Gramaccia, *Les Actes de langage dans les organisations*, Paris, L'Harmattan, 2001. Depuis 2013, il existe une Association d'Histoire du Management et des Organisations (AHMO).

Sébastien Point travaille sur les acteurs et leurs langages; Bernard Gumb³², de son côté, propose une lecture situationniste à la Debord des assemblées générales annuelles dont il fait un élément de la société du spectacle en insistant sur leur mise en scène.

Quant aux sociologues, ils se sont eux aussi attachés à l'étude de ces discours fabriqués par l'entreprise pour comprendre l'esprit du « Nouveau capitalisme ». C'est sous ce titre que Luc Boltanski et Ève Chiapello publient ainsi, en 1999³³, leur livre de référence placé sous le patronage de Max Weber et d'une sociologie de la justification³⁴: la matière première de leur analyse est précisément le discours de management des années 1990 qui marque « l'avènement d'une nouvelle représentation de l'entreprise et du processus économique³⁵ ».

Ce volume s'inscrit donc dans un croisement de champs aujourd'hui bien balisés par la recherche³⁶.

Jean-Charles Massera et les téléopérateurs de *Call Me DominiK*

Jean-Charles Massera occupe une place singulière dans ce volume, à la fois comme objet d'analyse, et comme créateur. « Auteur multi-supports » comme il aime se définir, Massera a écrit des livres, inventé des affiches pour l'espace public, confectionné des diaporamas, créé des chansons, des *clips*, des installations sonores et vidéo, des fictions radiophoniques et plus récemment des films.

De la multiplicité des champs où il intervient, son site Internet personnel rend bien compte³⁷. Plusieurs contributeurs littéraires du volume ont choisi de porter leur attention sur l'un de ses tout premiers textes, *United Emmerdements of New Order* (datant de 1999 et publié en 2002), certes peu représentatif de son travail présent, mais particulièrement intéressant dans la perspective du discours économique qu'il s'emploie à subvertir. *It's Too Late to Say Littérature*³⁸ constitue, d'autre part, un essai stimulant par sa mise en cause des genres littéraires traditionnels et par son plaidoyer pour « l'entrisme », c'est-à-dire l'utilisation (et la subversion) des

32. Bernard Gumb, « Le management entre les logiques spectaculaires et anti-spectaculaires : vers une lecture situationniste de l'histoire de la comptabilité », in *Comptabilité, Contrôle, Audit*, numéro thématique : *Sociologie de la comptabilité*, juin 2004, p. 89-104.

33. Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le Nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999, 843 p.

34. « Nous appelons esprit du capitalisme l'idéologie qui justifie l'engagement dans le capitalisme », *ibid.*, p. 42.

35. *Ibid.*, p. 93.

36. Irmtraud Behr, Dieter Henschel, Michel Kauffmann et Anja Kern (éds.), *Langue, économie, entreprise : le travail des mots*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2007, 504 p.

37. <http://www.jean-charles-massera.com/>

38. *It's Too Late to Say Littérature : aujourd'hui recherche formes désespérément, une proposition de Jean-Charles Massera*, Paris : Cercle d'art, Bruxelles : « Ah! », 2010, 178 p. + un DVD.

formes et des langages qui, institués hors littérature, servent des intérêts économiques, politiques ou autres.

Comme créateur, Massera a accepté de nous confier un album correspondant à un long-métrage documentaire (2014) : *Call Me DominiK*³⁹. Sous ce titre anglais décalé, une de ses marques de fabrique, il met en forme une enquête auprès de téléopérateurs français et marocains réalisée entre octobre 2012 et novembre 2013. Chaque téléopérateur est tenu d'adopter un nom fictif dans l'exercice de son travail et *Dominik* convient aux deux sexes : « Dominique Verdier » ou « Nicolas Lefort » sont des pseudonymes, aux consonances bien françaises, imposés aux téléopérateurs interrogés. Les images, parfois pluvieuses, des villes du Nord-Pas-de-Calais se mêlent à des vues de Rabat et Casablanca, plus lumineuses, mais dépourvues de tout exotisme. Un même univers de vie, de désillusions et d'espoir y est dépeint. Accompagnant les interviews en voix *off*, les mains et les corps témoignent, et non des visages floutés, à rebours des habitudes des documentaires télévisuels. Ces corps sont souvent marqués par de nouvelles pathologies du travail, mais non encore répertoriées comme telles, comme le psoriasis, lié au stress ; ces mains, parfois lasses, parfois actives (tirebouchonnant un tricot) font écho au topos ancien de la main travailleuse de la « littérature ouvrière », à la différence près que ces nouveaux travailleurs à la chaîne œuvrent avec des mots, des « scripts », et non avec de l'acier ou de la matière industrielle. Le « combat de la bouche contre la main » comme dit Beinstingel dans *Retour aux mots sauvages*⁴⁰, cette scission aliénante, trouve ici une illustration originale. Le film joue sur la dissociation entre l'image et les voix. Dans l'album que nous publions, les passages situés en vis-à-vis de l'image sont prononcés par des téléopérateurs interviewés. Les dessins du « Blog » figurent sous la forme d'inserts dans le film : Massera y mêle de manière souvent humoristique différents registres de langue (les discours du néo-libéralisme et la romance amoureuse par exemple). Ce que disent les voix, si humaines et si touchantes, de *Call Me DominiK*, toujours en *off*, est un contrepoint saisissant aux discours du management que ce volume a entrepris de décrire.

Au menu de *LAMEN*

C'était un des objectifs de ce colloque pluridisciplinaire que de recenser les domaines d'imprégnation du néo-libéralisme tout en dressant la liste des multiples supports de ce discours. L'ouvrage s'organise en deux parties : premièrement, les discours *utilitaires* du néo-libéralisme. Par ce terme, nous entendons les propos issus des entreprises et tenus dans un but de diffusion ou de justification,

39. Jean-Charles Massera, *Call Me DominiK*, Production : Travail et culture / Vendredi, France, 2014-2016, 131 minutes.

40. Thierry Beinstingel, *Retour aux mots sauvages*, Paris, Fayard, 2010.

l'apologétique étant le troisième temps de l'idéologie néo-libérale selon Alain Bihl⁴¹. Nous examinerons aussi les marqueurs d'une ékonomisation ou d'un néo-libéralisme plus diffus et plus général : plusieurs contributeurs constatent en effet l'extension du domaine du discours du management néo-libéral à l'université, à la santé ou au patrimoine, en somme la « managérialisation de la société » (Pezet⁴²). La deuxième partie est consacrée aux fictions littéraires, des fictions qui disent l'économie, mais aussi l'univers plus réduit de l'entreprise.

À partir de son expérience comme anthropologue salarié dans une entreprise et de l'analyse de la communication institutionnelle de grandes entreprises, Michel Feynie s'intéresse à l'image qui en ressort, celle d'un monde abstrait, mais positif. Les mots du management construisent un langage propre, copié dans la littérature managériale des années 1980-1990, un standard utilisé quels que soient l'entreprise et son secteur d'activité. Cette mise en scène de mots compose une entreprise idéale avec des valeurs générales auxquelles on ne peut qu'adhérer et qui rend impossible tout discours alternatif et contestataire. On assiste dès lors à une naturalisation du discours qui dissimule son caractère idéologique, pour se présenter comme le supposé bon sens.

Catherine Vuillermot-Febvet étudie ce bon sens dans les autobiographies de grands dirigeants français de la deuxième moitié du XX^e siècle. Ces dernières développent un discours standardisé de défense et d'illustration du néo-libéralisme, à travers le *storytelling* du bon manager qui fait fortune, selon le principe de « si on veut, on peut », et ignorent les déterminismes socio-économiques.

La grande force du libéralisme est de se présenter comme une évidence sans alternative, rappelant la célèbre formule TINA. La pensée unique se caractérise par le vocabulaire de la nécessité et du devoir. Le linguiste Thierry Guilbert démontre, à l'aide d'une analyse lexicale et lexicométrique, que dans le journal *Le Monde*, une présentation militante favorable à la logique libérale a remplacé, en 1997, le discours d'information. Le journal persuade de l'inéluctabilité de la privatisation de France Télécom, ce qui signifie qu'il joue sur la croyance en une fatalité, qu'il n'essaie pas de convaincre ou d'argumenter.

À partir d'un exemple récent, Alicia-Dorothy Mornington étudie, de son côté, un aspect du droit du travail américain, dont elle montre l'évolution en rapport avec le libéralisme. Pour elle, le postulat de rationalité de l'individu débouche sur une conception libertarienne des relations entre employé et employeur. L'idée du consentement apparaît dès lors comme une fiction juridique qui profite à

41. Alain Bihl, « L'idéologie néolibérale », in *Semen*, n° 30, *Les Langages de l'idéologie. Études pluridisciplinaires*, 2011, p. 43-56.

42. Anne et Éric Pezet, *La Société managériale. Essai sur les nanotechnologies de l'économie et du social*, Montreuil, La ville brûle, 2010, 142 p.

l'entreprise aux dépens du salarié. En effet, l'État ne s'implique pas, laissant le principe libéral de Smith (le moins d'État possible) fonctionner à plein.

Paru en 1944, *La Grande Transformation* de Polanyi décrit la fin d'une phase libérale au profit d'un interventionnisme d'État accru et témoigne indirectement du fait que face au néo-libéralisme des alternatives existent. Frédéric Moulène analyse Polanyi d'une façon peu traditionnelle. Plutôt que d'insister sur la description factuelle, il montre que Polanyi étudie le discours idéologique libéral et son efficacité dans l'entre-deux-guerres et suggère de relire cet auteur afin d'en tirer des réflexions pour l'analyse de la situation actuelle.

Avec le sociologue Roland Pfefferkorn, la force du discours libéral et son ambition d'être le seul mode de penser trouve une illustration dans le monde académique. Le néo-libéralisme a en effet imposé de nouveaux cadres de réflexion à la sociologie. En refusant depuis quelques décennies l'idée de la lutte des classes, en utilisant un nouveau vocabulaire – celui de la « moyennisation » de la société –, la majorité des sociologues compose un univers irénique dans lequel le combat est exclu.

Ce discours libéral trouve une autre expression, indirecte, dans les affiches publicitaires. Ces dernières sont le point de départ du repérage de l'injonction à « être soi-même » dont la gestionnaire Ève Lamendour étudie la propagation aussi bien dans la littérature managériale que dans la presse grand public.

Quant à Emmanuel Triby, il travaille à partir d'un corpus particulier : des dossiers de demande de Validation des Acquis de l'Expérience rédigés par des cadres dans le domaine de la santé qui souhaitent obtenir un diplôme de master. Alors qu'ils sont destinés au monde du savoir, ces dossiers regorgent de vocabulaire néo-libéral et se coulent dans un moule managérial. Il apparaît donc que le monde de la santé raisonne désormais, lui aussi, selon une logique prioritairement économique.

Pour Lionel Prigent, économiste, le discours libéral – et donc son idéologie – est visible dans un secteur où on ne l'attend pas forcément : la démarche de classement patrimonial de sites par l'UNESCO. Classement et labellisation visent théoriquement à distinguer les sites à vocation touristique mais provoquent en réalité une sévère mise en compétition des territoires entre eux dans le cadre de la mondialisation⁴³. Le patrimoine devient un bien qui doit être mis en marché et dont les collectivités territoriales prétendent tirer un profit économique.

La deuxième partie du volume rassemble les contributions des spécialistes de littérature. Les romans d'Éric Reinhardt sont l'objet des deux premiers articles. Spécialiste de Balzac, Alexandre Péraud s'intéresse aux enjeux poétiques de la mise en texte de l'argent. *Cendrillon* (2007) ne se contente pas de représenter les *realia* économiques de notre époque, mais fictionnalise la réalité de l'argent, afin de montrer que notre société est passée à une forme d'économie pulsionnelle (incarnée

43. Gilles Ardinat, *Géographie de la compétitivité*, Paris, PUF, 2013, 214 p.

par un personnage de trader), qui se manifeste aussi, à un autre niveau, dans la pathologie sexuelle. Mais ce roman, qui met en place une réflexion profonde sur l'argent et son tragique, s'avère, dans le fond très ambivalent : il révèle l'entrée dans une ère de déséquilibre et de chaos, induite par un capitalisme qui contrevient à ses principes fondamentaux, au nombre desquels la nécessité de rembourser sa dette. Analysant l'intégralité de l'œuvre d'Éric Reinhardt (cinq romans et une pièce de théâtre), Françoise Cahen, de son côté, montre que le libéralisme y devient un système romanesque qui élabore ses propres fictions. *Le Moral des ménages* décrit (entre autres) la soumission du père du héros au modèle de réussite proposé par l'entreprise. Les récits de Reinhardt dépeignent un monde du travail fait de discours, de mensonges, d'impostures et finalement de tragédies.

Comme leurs prédécesseurs (Balzac par exemple), les romanciers contemporains s'attachent donc à décrire le monde actuel et les mutations de la société. Reynald Lahanque axe sa réflexion sur Michel Houellebecq et Philippe Vasset. Le premier décrit les perdants et les inadaptés de la société, puis à partir de *Plateforme*, les gagnants, tout en insistant sur la frustration et l'amertume. Le second publie *Journal intime d'un marchand de canon* en 2009 et *Journal intime d'une prédatrice* (le personnage éponyme dirige un fonds d'investissement) en 2010. Cette série met au jour le fonctionnement dissimulé de l'économie mondialisée avec des héros enthousiastes, et montre que l'économie libérale s'immisce dans la sphère privée et la contamine (mots, valeurs, ou actions) créant ainsi un « homme nouveau » enchaîné.

À partir de trois romans des années 1990, *La Boîte* de François Salvaing, *La Médaille* de Lydie Salvayre et *United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre* de Jean-Charles Massera, Corinne Grenouillet met en évidence la « défamiliarisation » qu'opère le roman à l'égard du discours de l'évidence néo-libérale : l'art sert à voir et à faire connaître ; il permet de rendre visible le monde réel, par des procédés qui décontextualisent le texte initial et poussent à la prise de conscience du lecteur.

Sonya Florey analyse elle aussi les textes de Jean-Charles Massera, mais au moyen de la théorie de l'altermodernité de Nicolas Bourriaud, lequel montre comment l'art moderne s'empare d'un objet et le transporte dans un autre environnement, le traduit dans une autre « langue » que la sienne, ce que Massera appelle la « logique de l'entrisme ». Dans *A cauchemar is born* (2007), il s'agit pour l'écrivain, d'opérer « là où ça parle à notre place » c'est-à-dire dans la langue de l'ennemi qu'est le discours néo-libéral.

Mince roman paru en 2000 et plus classique dans sa forme, *La Question humaine* de François Emmanuel suit un psychologue d'entreprise, le narrateur, qui se trouve confronté à la réception de lettres anonymes – mélange de discours nazi et de logorrhée néo-libérale – qui lui font prendre conscience de l'inhumanité de son travail en entreprise. Maryline Heck montre « l'épaisseur » que confèrent à ce roman les analyses de Victor Klemperer et d'autres théoriciens comme Zigmunt Bauman dont il s'est inspiré, mais qu'il tait comme sources. De nombreux procédés forcent le lecteur à adhérer à une thèse et à une idéologie, manipulation

d'autant plus étonnante qu'elle est produite par un livre qui s'attache à dénoncer le pouvoir de coercition de la langue.

C'est également le monde de l'entreprise qui retient l'attention de Jean-Paul Engélibert et Marianne Noujaim. Le premier insiste sur les stratégies de résistance de trois auteurs contemporains face aux discours du travail, notamment Nicole Caligaris, dans son essai *Les Chaussures, le drapeau, les putains* (2003). Les romans de Thierry Beinstingel – *Central* (1997) et *Retour aux mots sauvages* (2010) – et de François Emmanuel également – *La Question*, entendent, eux, soustraire la parole, confisquée par l'entreprise, au registre de l'utilité et « désarmer l'entreprise » en affirmant la primauté du sujet dans la langue. Marianne Noujaim analyse, elle, deux pièces du dramaturge (et PDG de Gillette France) Michel Vinaver : *Pardessus bord* (1969) et *Les Travaux et les jours* (1977). Elle démontre que les personnages exportent les parlers et les logiques de l'entreprise managériale dans la sphère privée, ce qui aboutit à la destruction du social et de l'intime.

Isabelle Krzywkowski, de son côté, nous rend attentifs à un corpus de textes poétiques à l'esthétique radicale (Jacques Henri Michot, Sylvain Courtoux, Jérôme Mauche, La Rédaction, Massera), et montre la subversion de la langue du travail par les moyens du pastiche, de la parodie, ou du montage de textes. Les auteurs font œuvre politique, dans une entreprise de subversion critique, un travail de sabotage qui vise l'« implosion » du discours néo-libéral véhiculé par la langue de l'entreprise.

C'est cette dernière qu'Aurore Labadie analyse également à travers trois romans. Dans *Pôle de Résidence momentanée*, publié par Mathieu Larnaudie en 2007, le « visiteur » utilise une langue tautologique visant la persuasion. Dans *United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre* (Jean-Charles Massera), la discussion entre une ménagère et un expert fait transparaître l'imprégnation de la langue de la ménagère par la novlangue néo-libérale. Nicole Caligaris, dans *L'Os du doute*, met, elle, en scène un commando de managers qui parlent bref afin d'illustrer comiquement les valeurs d'efficacité et d'action du nouveau management. Ces écrivains utilisent donc le mimétisme et parient sur le fait que donner à entendre la langue de l'entreprise dans un texte littéraire amène le lecteur à une posture critique.

Toutes ces contributions littéraires convergent vers le même constat : la littérature contemporaine s'attache moins à décrire l'entreprise, dans le sens où elle ferait d'elle le cadre d'une « action » romanesque ou l'objet d'une description, qu'elle ne *travaille* LAMEN pour en révéler le fonctionnement et en opérer la subversion. Ce faisant, la littérature participe d'un vaste mouvement critique des discours économiques et managériaux, aux côtés des sciences humaines qu'elle rencontre dans ce volume : en dénonçant ce que LAMEN fait à la langue, littérature et sciences humaines rappellent sa puissance d'aliénation et affirment qu'elle néglige et trahit l'essentiel, à savoir l'être humain.